

Florence Trocmé

Flotoir

Publication du 19 février 2019

Flacon de sel

une toute petite fille très aimée qui autodiagnostique une otite et ajoute doctement qu'elle n'a pas de gorgite – la découverte d'un nouvel espace de production radiophonique de France Culture, l'expérience -

Radio et podcast

Et de la radio précisément, il a été doublement question puisque j'ai entrepris la lecture de *L'Hypothèse du baobab* de Thomas Baumgartner et qu'ensuite j'ai été à la découverte de ce nouvel espace de France Culture, « L'expérience ». Une nouvelle *case de création sonore* de France Culture, qui s'articule entre une émission le dimanche soir et toute une approche par le podcast, podcast de l'émission, mais aussi podcasts *natifs*. Pour cette première de l'Expérience, les trois premiers épisodes d'une série sur le camp de Moria dans l'île de Lesbos ont été diffusés dimanche soir et sont bien sûr disponibles en podcasts, mais quatre autres épisodes le sont uniquement en podcasts natifs. « Le mot "podcast" trouve son origine lors du lancement de l'iPod d'Apple. Il est la contraction de "iPod" et "broadcast" (*diffuser* en anglais). Aujourd'hui entré dans le dictionnaire, il désigne un contenu audio disponible sur le web, qu'on écoute sur son ordinateur ou via une application sur son smartphone. Ceci concerne tant le *replay* d'une émission radio sur le web que les créations sonores conçues et créées pour être diffusées directement en ligne, sans passer par l'antenne. Ces dernières sont les podcasts dits "natifs", sous-entendu "natifs web". »

L'hypothèse du baobab

L'auteur Thomas Baumgartner est bel et bien un spécialiste de la radio, puisqu'il a travaillé pour Radio Nova, France Culture, Arte Radio et il a publié plusieurs livres sur ce thème. Le présent livre se signale par sa qualité d'édition, très belle couverture et soin éditorial extrême. Avec précisions sur les caractères typographiques choisis, l'Anisette de Jean François Porchez et l'Helvetius de Matthieu Cortat et les papiers, du Fedrigoni Woodstock Pistacchio pour la couverture et du Fedrigoni Arcoprint Milk White pour l'intérieur ! La composition est signée Gwilherm Perthuis qui est aussi directeur de la maison d'édition Hippocampe.

Un puzzle de mille pièces

Voici comment Thomas Baumgartner introduit son livre et il me semble que ces mots pourraient s'appliquer aussi au *Flotoir* ! : « Ceci est un puzzle de mille pièces, au bas mot. L'image à reproduire est un paysage, un portrait, un mode d'emploi, l'intérieur d'un moteur, le détail des composants électroniques d'une vieille machine. Mais aussi un *close-up* sur une bouche, d'abord fermée puis entrouverte. Elle prend soudain la forme d'une oreille. C'est aussi un terrain de jeu, un tableau abstrait, une scène religieuse, quelque chose de festif. Ce n'est pas simple, un puzzle dont le dessin change à mesure qu'on assemble ses pièces. Avec cette impression vertigineuse que plus on en prend dans la boîte, plus il y en a. C'est à se demander si on arrivera au bout. » (p. 7).

Évoquant ce monde fascinant de la radio, dont il va être question sous de nombreux angles originaux dans ce livre, il écrit encore : « Des mondes *alter* et impossibles, co-fabriqués. Car oui, la matière première de ces espaces mentaux, propulsés avec toutes les économies des moyens du bord, est certes raffinée à la source, mais saisie par l'auditeur, qui réassemble le mécano avec ses propres outils. On ne peut faire le tour de l'espace mental créé par la radio, car à chacun selon son œil, sa main, son oreille. » (p. 10)

→ Et ce n'est bien sûr pas un hasard si je me suis portée si vite vers ce livre, tant la radio est centrale dans ma vie. Pas celle de France Info, même s'il m'arrive bien sûr de l'utiliser, non la radio de création, la radio de rencontre, celles des *Ateliers de Création radiophonique*, celle des *Nuits magnétiques*, celle de *Du jour au lendemain*, etc., celle qui est un média à part entière, une scène parfois, celle qui m'a non seulement accompagnée toute ma vie (la nuit en particulier) mais aussi celle qui fut ma principale formatrice. De la littérature et de la musique, j'ai presque tout appris par la radio (et les livres). Pas de maître, pas de professeurs emblématiques, non, inlassablement, cette source infiniment renouvelée de savoirs et de connaissance(s), la radio. Parfois écoutée d'une oreille distraite en vaquant à autre chose mais plutôt tard le soir, la nuit parfois, yeux fermés, en phase totale avec ces ondes mystérieuses chargées de sons, de voix, d'histoires... de toutes natures. Je pourrais à mon tour écrire un livre sur mon expérience avec la radio !

Hors image

Sans doute qu'une des forces de la radio est... son absence d'images. Qu'il s'agisse d'écouter de la musique, ou bien une voix qui parle, je ne sais que trop combien l'œil s'est octroyé une puissance hégémonique par rapport à l'oreille. Si je regarde un orchestre symphonique, mille détails m'attirent, m'envoûtent plus ou moins et me détournent de la véritable écoute immersive de la musique. Fermer les yeux au concert, ce n'est pas un snobisme, c'est une nécessité. Devenir uniquement écoute et perceptions du corps, hors la vue, pour véritablement entrer dans le monde sonore. Le monde sonore n'a pas grand-chose à dire aux yeux, il dit tout aux oreilles mais aussi au corps, puisque fait d'ondes qui viennent le toucher, le traverser, le mouvoir parfois. Et donc écrit Thomas Baumgartner « donner à voir la magie de la radio ne peut se faire qu'en passant par les contours. Son centre, définitivement aveugle, est rétif aux images imposées. » (p. 12)

Un changement de paradigme

Or la radio connaît me semble-t-il un changement de paradigme avec l'arrivée du podcast. « La réécoute est tout le temps possible, l'éphémère échappe à la radio » ; (p. 23). Il me suffit de me replonger dans mes souvenirs : consultation compulsive des programmes de radio, publiés uniquement à l'époque par *Télérama* ! Soulignements et surlignages de tout ce qui m'attirait. Et après ? Toutes ces émissions impossibles à écouter, en raison de leurs horaires, d'une indisponibilité, d'une absence. Et quoi donc encore ? Le bricolage ! L'achat de magnétophones, à bandes en premier lieu, puis à cassettes, parfois branchés en série, avec des minuteurs, pour pouvoir se déclencher et enregistrer par-delà le délai fatidique des 90 mn d'une cassette réversible ! Les petites rages en constatant que quelque chose dans le dispositif avait foiré et que la bande était vierge ! *Je me souviens* en particulier de certaines séries passionnantes du « Matin des musiciens » qui s'échelonnaient sur des semaines (*je me souviens* plus précisément d'une émission au très long cours sur Haydn de Marc Vignal). Mais que de rendez-vous manqués, irrémédiablement manqués ! Cela faisait sans doute partie de l'attrait de la radio, cet éphémère dont parle Baumgartner. L'émission était un peu comme ces papillons qui ne vivent que quelques heures et qu'on ne reverra jamais. Or aujourd'hui, avec le podcast tous ces empêchements sont balayés. Oui tout est ré-écoutable, à la carte, où que l'on soit (il faut quand même en principe une connexion Internet, mais on peut aussi télécharger les émissions). « Les modes d'écoute multipliés relancent les dés sur le tapis vert » et sont l'immense chance de la radio (versus sans doute les réseaux sociaux, porteurs d'un éphémère qui se volatilise alors que la radio a su éterniser son éphémère natif ?).

Plaidoyer pour la radio de création

Comment ne pas souscrire à ces propos : « Évidemment, dans la sphère française, où la radio qui parle a tendance à délaisser l'impalpable, l'onirique, le hasard, le désordonné (à moins de l'ordonner

au préalable), pour faire croire qu'elle peut nous expliquer le monde, ses tenants et aboutissants, ses "raisons", comme si des solutions étaient à coup sûr au bout de la démonstration, cela nécessitera une adaptation minimale. Quiconque veut maintenir la fragilité de l'éphémère doit varier les écritures et les rythmes, les focales et les notes, pour produire du sensoriel et multiplier les chances d'état de grâce. La beauté éphémère de la radio, en -flux démultiplié, passe par un retour du croche-pied dans le fil du micro. »

→ Or précisément France Culture crée ce nouvel espace dévolu à la création sonore, un espace où se retrouveront aussi bien des émissions diffusées et leurs podcasts, que des productions spécifiques, plus amples, moins rigides comme format, plus ouvertes comme contenu, accessibles uniquement à la carte par Internet. Ce nouvel espace d'art et de création est baptisé L'Expérience. Et cela débute donc plutôt fort avec une [série très prenante](#) sur le camp de Moria à Lesbos. Ou comment une heure de création radiophonique en dit à l'esprit et au cœur plus que des dizaines de reportages télévisés. J'ai le sentiment que ce nouvel espace va redonner toute sa puissance à la « fragilité éphémère » dont parle Baumgartner. « Si le souci d'entretenir la rupture et la syncope est toujours là, tous les modes d'écoute (direct, replay, podcast, streaming...) se complèteront et ajouteront une troisième dimension à la question de la programmation et de l'échange avec l'auditeur. » (p. 25)

Bachelard

Et Baumgartner de convoquer, très à propos, Gaston Bachelard : « Pour Bachelard, écrit-il, une certaine radio, par exemple celle de la nuit, touche l'inconscient, "lequel va trouver dans chaque onde le principe de rêverie." et un peu plus loin, « "absence de visages" dit aussi Bachelard. Voilà l'un des superpouvoirs de la radio ». Le royaume des voix et des ombres et pas l'éclat sans profondeur de l'image télévisuelle en son écran plat et sans profondeur.

Du montage au mixage

Baumgartner opère une sorte de raccourci très fécond pour la pensée : « Le XXème, siècle du collage et du montage, qui finit par l'invention du *sample* ou échantillon. Celui-ci devient unité de création, comme l'est la note. Alors, le XXIème, pour ce qu'on en sait jusqu'à maintenant, siècle du mixage. C'est sans doute plus compliqué que ça (d'ailleurs le XIXème a-t-il été siècle de l'enregistrement ? En tous cas celui de son invention. » (p. 31)

→ même dans le domaine de la littérature, il me semble que dans certains cas, plutôt expérimentaux peut-être, on passe du montage/collage au mixage.

Et on peut peut-être voir dans le développement du podcast comme médium indépendant, pas automatiquement lié à la radio pour sa diffusion, une magnifique opportunité pour la renaissance de l'art radiophonique. Thomas Baumgartner pointe, lui, cette utopie, une *radiophilie renouvelée, possible, structurée*.

Il note aussi qu'« aujourd'hui le stock radio accessible et réécoutable est famélique ». J'en veux pour preuve le très intéressant recours aux archives dans plusieurs émissions d'entretiens comme celle notamment de Marie Richeux (*Par les temps qui courent*) ou de Manou Farine dans son émission consacrée à la poésie (et dont la dernière au demeurant avait invité Thomas Baumgartner).

Il me semble que le livre, comme tant de livres, s'affaiblit un peu au fil des pages mais je note encore de belles choses comme cette remarque : « la force de la radio comme réminiscence, ou patrimoine intime. » (p. 47) Et cette idée que « la radio et le temps mènent entre eux un dialogue infini. » Cela encore : « Il y a un même mouvement mental dans l'écoute sans image et la mise en marche de la mémoire : on sculpte l'invisible. » (p. 49). Vient ensuite une galerie de portraits qui ont le curieux effet de « signer » l'approche de Thomas Baumgartner : Robert Arnaud, Jacques Chancel, José Artur mais aussi François Billetdoux. À ma connaissance rien sur un Alain Veinstein.

La pulsation pure

Dans la *laudatio* que Sylviane Dupuis a prononcée pour la remise du prix Louise Labé à Christian Hubin pour *Face du son*, je relève ces trois extraits : « *Face du son* ne nous parle d'aucun objet du monde. Mais seulement peut-être (ce sera ma proposition de lecture) : de la pulsation pure qui est à l'origine du langage, quand il s'extrait du silence – ou à l'origine de la musique –, et tout aussi bien à l'origine du vivant, quand il s'extrait du non-être. Double gouffre insondable... Double indicible. (...) *Face du son* ne raconte rien – si ce n'est la genèse du poème lui-même. Mais non pas de façon intellectualisée ; plutôt – et c'est tout le paradoxe de cette poésie absolument abstraite *et* concrète à la fois – : de manière *incarnée*. Nous *éprouvons* le poème en train de se faire. Nous l'entendons, nous le respirons, nous le sentons passer en nous, glisser sur nous. « Quelque chose / (...) / s'égoutte », et lentement se dépose : « Goutte[s] / atterrée[s] » qui font trace, qui progressivement font sens – peut-être à partir de l'atterrement, justement, du manque, de la stupeur, ou d'une aphasie peu à peu métamorphosée, quand même, en mots... (...) Nous assistons à la naissance du poème au moment même où il surgit de ce gouffre de silence qui est le fond de tout, s'arrache au rien, à l'insondable, par un « halètement » de syllabes, et se fait musique : « Une / résorption // chorale, // une / chute. » Et un chant, quand même. Même si c'est à peine. Et donc : un poème, né du travail rythmique de la répétition, de la fragmentation, des coupes, ou des silences, des blancs, des *laps*...

Le baobab

J'ai terminé le livre de Thomas Baumgartner sur la radio. Grand mérite de ce livre, ouvrir de nombreuses pistes de réflexion, souvent inédites. Il faudrait s'en emparer et les explorer. Lui le fait mais de façon souvent assez rapide. Comme son style, percutant, vivant, plutôt d'un journaliste.

Michel Bulteau, Les morts ne reviennent pas

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt *Les morts ne reviennent pas*, de bien mélancoliques carnets (2012-2015) de Michel Bulteau publiés aux éditions du Canoë. Michel Bulteau : né en 1948, un des signataires du *Manifeste électrique*, encouragé par Michaux et qui en 1976 est parti aux États-Unis sur les traces des poètes beat, des peintres pop et des musiciens punks, dixit la quatrième de couverture ! Il est beaucoup question de la disparition de la mère de l'auteur : « dans le souterrain ces deux dernières années – avec ma mère comme petite lumière – lampe vacillante dans ma vie vacillante. » (p.46)

La mine sonore, Michel Bulteau

Et me frappe fortement cela : « Dans la mine sonore du *Deutsches Requiem* de Brahms. » Passionnante et très féconde cette idée de mine sonore, où se trouveraient des filons à explorer, des passages à emprunter. Dans la masse d'œuvres monumentales (mais aussi sans doute si l'oreille s'affine suffisamment d'œuvres de taille moins impressionnante), trouver de nouveaux sentiers à emprunter, de nouveaux niveaux d'écoute, d'autres voies et voix à suivre. Ne pas rester à la surface mélodique de la musique, comme on le fait si souvent, ce que l'on peut au fond chanter ou chantonner, mais oser suivre des chemins de traverse, un peu comme des sentiers dérobés dans un massif forestier. Cela bien sûr, on le fait plus aisément avec une partition mais celle-ci n'est pas une nécessité absolue.

Carnets de Michel Bulteau

Il mêle de façon équilibrée et subtile des considérations personnelles mais aussi des références à la musique, à l'histoire, des anecdotes en un tout très vivant. « Chers objets qui se souviendront de moi, et ce sont bien les seuls » écrit-il après avoir imaginé trois messes écrites pour trois jeunes morts, Don Carlos à 23 ans, Sébastien de Portugal à 24 ans et Juan d'Autriche à 32 ans (p. 48). Une

manière puissante de mettre en concordance les temps. On trouve aussi des ébauches de poèmes. L'évocation d'un séjour à Venise ou un autre à l'hôpital, après un infarctus. Ce n'est pas un gros livre, on ne sait si ce sont des extraits ou la totalité des carnets de ces années-là, mais c'est constamment intéressant, souvent très émouvant. Et fécond pour la pensée et les explorations : « j'ai jeté par la fenêtre un minuscule bout de papier argenté ».

Flacons de sel

le soleil sur les livres ce matin, l'étagère un
peu allégée par les douloureux rangements,
cette plage devant les dos des livres, le
silence dans le bureau -

Alain Fleischer

Écouté avec le plus grand intérêt trois des [émissions à Voix nue](#) consacrées à Alain Fleischer. L'émission est très bien faite et les questions d'Anaël Pigeat sont subtiles et très informées de l'œuvre. Le premier volet est consacré à l'enfance. Encore un créateur dont les origines s'enracinent à l'Est. Son père était hongrois et juif, sa mère espagnole. Alain Fleischer a fait des études poussées de lettres et surtout de sciences humaines. Il aimait les lettres mais regrettait dans les études supérieures de ne plus faire travailler son esprit scientifique et il en a trouvé la possibilité dans la sémiologie, la sémantique et surtout en suivant les travaux extrêmement pointus de Greimas (dont il dit d'ailleurs qu'il a eu peu de postérité). Son travail va ensuite se développer de manière prolifique et incroyablement féconde sur trois axes, le cinéma (plus de 300 films de toutes natures à son actif), la photographie (il dit faire des photos tous les jours de sa vie et que quand il ne va pas bien, souvent c'est cela qui le reconforte) et la littérature. Mais il se dit plutôt multidisciplinaire que transdisciplinaire en ce sens qu'il vit chacun de ses « métiers » comme étanche aux autres.

Images revenantes

L'émission consacrée à sa pratique photographique et placée de manière très belle sous le titre d'« images revenantes » m'a bien évidemment tout particulièrement parlé. Il dit très étrangement être arrivé à la maturité photographique bien avant d'arriver à la maturité littéraire. Il a beaucoup pratiqué la collecte, voire la collection d'images, il en donne pour exemple les sortes de *chiffons ficelés* que les éboueurs disposent devant les bouches d'eau dans les caniveaux pour orienter le flux (il est proche de Christian Boltanski et l'écouter, je ne peux que me souvenir des extraordinaires tas de vêtements vus au Grand Palais, dans l'exposition Boltanski (2010) et immédiatement, nouvelle association concernant la collecte ou collection, penser à cette collection d'enregistrements de battements de cœur humain menée par Boltanski). Alain Fleischer a une approche très singulière de la photographie, très libre au fond, pas du tout académique. Il y cherche surtout la trace du temps accumulé, plus que la saisie de l'instant ou une image de la mort instantanée de toute chose. Et il travaille beaucoup sur la *projectabilité* des images, pratique qui a commencé pour lui par une projection d'images sur le corps de sa compagne, avec bien sûr nouvelle prise de vue. Il dit être ainsi passé d'une sorte de collecte du visible (vieux murs, portes rouillées, écorces, images de chantier de démolition avec toutes les traces sur les murs encore debout) à une collecte de l'invisible. Dans cette pratique de la projectabilité qu'il a considérablement développée dans ses images. Cette idée me retient mais elle est devenue plus difficile à mettre en œuvre aujourd'hui, puisque l'image n'est plus projetable comme elle l'était jadis (du temps des diapositives), sans passer par un vidéo projecteur. Mais peut-être que mes superpositions d'images ont quelque chose à voir avec cette idée de projectabilité, projeter une image sur une autre. Il faudrait donc peut-être préparer

en amont cette possibilité de projectabilité avec une image plus « blanche » susceptible d'accueillir l'autre image, celle que l'on projette sur elle.

Ce n'est pas *l'instant décisif*, (Cartier-Bresson) qui l'intéresse, il travaille sur un *temps sans instant*, il n'y a pas d'instant décisifs pour lui, mais des dépôts de temps. Des photographies travaillées comme du film mais tout se dépose sur une seule image. Ce sont des enregistrements de traces, ce qui compte ce n'est pas l'instant capté, c'est du temps qui se dépose. L'instantané n'intervient qu'au moment de la perception de ce qui a été en fait un dépôt de durée.

David Copperfield

J'ai fini le premier tome. Lecture extrêmement riche, en impressions, en caractères, plus sombre bien entendu que mon *P'tit Bonhomme* qui est à la base de toutes ces lectures sur de jeunes enfants plus ou moins abandonnés. Il y a longtemps que David n'est plus vraiment un enfant abandonné et je suis toutes les phases de son apprentissage de la vie, avec près de lui ces personnages bienfaisants (sa tante, Agnès, la merveilleuse Pegotty) et ceux qui le sont moins, même s'ils ont les apparences de la bienfaisance (les doutes sur l'ami Steerforth se confirment à l'orée du tome 2). Je ne néglige pas dans cette analyse le fait que je lis une traduction, dont je ne sais si elle est « bonne » ou pas.

Pas tant le silence...

Cette impression souvent que tout ce travail pour *Poexibao*, que ces mots du *Flotoir*, tombent dans un puits sans fond et sans écho. Rien sans doute n'est plus faux, une heure après l'envoi de la lettre hebdomadaire, plus de trois cents personnes ont déjà ouvert le mail. Et puis ces mots de Siegfried Plümper-Hüttenbrink reçus à l'instant : « parmi les lecteurs de [l'article](#) (sur *Lettres à un jeune allemand* d'Agnès Rouzier), il y en a jusqu'à ce jour 102 qui ont fait le détour par le blog éditorial de E. Stegentritt pour prendre connaissance d'extraits des lettres d'Agnès Rouzier, ainsi que deux commandes du livre ... Comme quoi, maints lecteurs, si injoignables soient-ils, n'en continuent pas moins d'œuvrer dans l'ombre ... »

Écrire

Belle citation de Gérard Macé dans un article que [Le Lorgnon mélancolique](#) consacre au livre *Colportages* : « : « Écrire, c'est avec les mots susciter le réel, non l'évoquer à partir de ce qui est connu. C'est créer une sorte d'irisation, s'abandonner à un rythme musical, élaborer intérieurement des phrases qu'on mémorise, et dont on ne perçoit pas immédiatement l'enjeu et la portée. Écrire, ce n'est pas rédiger, écrire c'est poétiquement faire se lever un monde. »

Du travail, Jean-Pascal Dubost

J'ai reçu et commencé le livre de Jean-Pascal Dubost, *Du travail*. Il s'agit d'un livre écrit en résidence, ou à partir de cette résidence, en Ardèche. Le travail a consisté à composer vingt poèmes, mais surtout à écrire tout autour de cette composition, des notes de réflexion, des notes de vie.

Marcher et écrire

Belles annotations sur le rapport entre la marche et le travail d'écriture qui me fait penser aux notes de Jacques Roubaud sur le même sujet ! « Marcher, pour solliciter les pensées, dont on sait la présence, mais lointaine, les soulever du fond du corps ; (...) le poème est une présence vague et floue, informe, par conséquence insatisfaisante, mais sue ; aller pour trouver une pleine disposition de ses moyens ; la marche récupère le corps, l'éveille : cet état-ci est rêverie : éveil concentré, le même qui opère lors de l'acte d'écrire. Le corps se récupère, et récupère en lui le matériau indistinct. » (p. 20)

Verbiphage

« Je suis verbiphage et bibliophage, dévore pour mieux porter avant : le sens de marcher : mettre la rêverie en marche-au-travail, activer le corps en tant que machinerie complexe, faite de détours et de labyrinthes et d'abîmes, de léthargie et de fuite et de mort : l'esprit est ce qui creuse dans son abstraction pour extraire du concret. »

Rythme

« Bon rythme ne saurait mentir, écrit plus loin Jean-Pascal Dubost. La pensée est du rythme, comme le poème qui est rythme de pensée émue. »

→ Important mais très informe travail sur le rythme en ce moment. Au piano, avec le support aussi souple que possible d'un métronome (bien difficile de faire souple avec un métronome), en pensant à la batterie de B., en constatant dans de multiples domaines la difficulté de la synchronisation (difficultés que l'on peut retrouver aussi bien dans ses propres mouvements que dans l'interaction avec autrui). La question de la pulsation et de la battue, la pulsation physique, cardiaque, sur laquelle on n'a aucune prise, un rythme cherché, travaillé, voulu, qui peut être un bercement.

De la sérendipité d'internet !

« La sérendipité d'internet aura déclenché l'envie de travailler ; et l'envie de travailler, le travail ; et le travail, l'excitation ; et l'excitation, la joie ; et la joie, l'envie de chercher ; et l'envie de chercher, d'expérimenter ; et l'envie d'expérimenter, de se découvrir ; et de se découvrir, d'aller de l'avant. » (p. 25)

→ bel usage du principe du marabout (bout de ficelle et selle de cheval pour vous emporter loin !). Je souscris entièrement à cette belle série d'enchaînements, je l'ai vécue à partir d'une simple recherche, mais une recherche qui a toujours une raison d'être, jamais une recherche tout à fait au hasard. Le contraire du zapping donc. Il s'agirait plutôt d'une intuition, d'une capacité à sentir un gisement, un filon à partir d'un indice parfois minime. De laisser s'ouvrir une piste à laquelle on n'avait pas pensé.

Ce principe s'applique aussi à toute lecture, quelle qu'elle soit.

Inspiration

Un des thèmes de ce début du livre de Jean-Pascal Dubost est la réfutation de l'idée d'inspiration, vieille baliverne éculée du questionnement sur la poésie. Il creuse, c'est souvent très drôle ! Mais très sérieux aussi. On peut ici retrouver certaines des questions posées par Ch'Vavar, qui a mon avis, ne récuserait pas aussi systématiquement, voire violemment, l'idée d'inspiration que Jean-Pascal Dubost. Ch'Vavar qui a écrit un livre qui s'appelle *Travail du poème* et qui publiera prochainement la première partie d'un autre livre sur le même thème.

Sur ce thème de l'inspiration, JP Dubost fait cette citation de Nietzsche (in *Humain, trop humain*) : « En vérité, l'imagination du bon artiste, ou penseur, ne cesse pas de produire, du bon, du médiocre et du mauvais, mais son jugement, extrêmement aigüé et exercé, rejette, choisit, combine ; on voit ainsi aujourd'hui par *Les Carnets* de Beethoven, qu'il a composé ses plus magnifiques mélodies petit à petit, les tirant pour ainsi dire d'esquisses multiples. Quant à celui qui est moins sévère dans son choix et s'en remet volontiers à sa mémoire reproductrice, il pourra le cas échéant devenir un grand improvisateur ; mais c'est un bas niveau que celui de l'improvisation artistique au regard de l'idée choisie avec peine et sérieux pour une œuvre. Tous les grands hommes étaient de grands travailleurs, infatigables quand il s'agissait d'inventer, mais aussi de rejeter, de trier, de remanier, d'arranger).

En lisant

« Lectures, comme toujours, intéressées pour alimenter carnets & chantiers (...) sources inépuisables de vie, déclenchements. (...) La vie de l'esprit fait signe dans les livres » (p. 28)

→ d'où peut-être ce fort sentiment, si souvent, de se retrouver (parfois de se trouver, mais c'est plus rare) en quittant le reste, pour ouvrir un livre. Il y a là un geste très particulier, une disposition qu'il faudrait analyser, explorer. Qu'est-ce que je fais quand je « prends » un livre. Quand je décide de devenir « injoignable » comme le dit si bien Siegfried Plümper-Hüttenbrink à propos de ces lecteurs croisés ici ou là et qui sont « plongés dans leur lecture ».

La première phrase

Jean-Pascal Dubost cite Bernard Noël : « L'appelant, c'est la première phrase et cette première phrase, pourquoi tout à coup, m'apparaît-elle comme la bonne ? Je n'en sais trop rien. Mais je sais qu'à partir du moment où la première phrase... la bonne première phrase... est posée, le trajet va se développer de manière autonome par rapport à ma volonté. Ma seule volonté est de m'obstiner à aller jusqu'au bout, mais je ne mesure ni la distance à parcourir, ni les accidents qui vont survenir. » (cité p. 41, citation extraite d'un entretien de Jean Daive avec Bernard Noël dans le *Cahier Critique de Poésie* n°21).

Aller chercher sa propre présence (off)

« Écrire, aller chercher sa propre présence » (p. 42)

Le postillon

Il vient de monter dans le métro et en s'asseyant me bouscule légèrement. Quelle aubaine ! Car il a une partition à la main, chose plutôt rare dans un tel lieu et voilà que c'est une sorte de sésame qui m'autorise à lui répondre lorsqu'il s'excuse courtoisement : vous chantez ? Oui je chante. Et que chantez-vous : *Le postillon de Longjumeau*. Offenbach ? Non Adam. Et de nous replonger lui dans sa partition et moi dans mes pensées musicales. Il porte un jean bleu foncé, une veste noire à gros liseré bleu pétrole et un bonnet de laine bien enfoncé sur la tête. *Il était si beau le Postillon de Longjumeau* ! Qu'entend-il dans cette tête ? Chante-t-il Chapelou, alias Saint-Phar ou le marquis de Corcy ? S'il est Chapelou, atteint-il l'indispensable et fameux contre-ré ?

Oh !

D'une remarquable [note](#) d'André Hirt, à propos de la pianiste Mitsuko Uchida, pour *Muzibao*, ces mots : « (On précisera tout de même ceci, *stricto sensu* quant à l'interprétation, et qui ne vaut pas seulement pour la musique : pour interpréter, il faut au préalable être capable d'écouter (donc non pas entendre au sens large et commun, ce qui impliquerait un message ou quelque chose de cet ordre). Quoi qu'on interprète, il faut certainement cette écoute qui guide. Ce que l'on écoute, ce à

quoi on porte l'attention, ce à quoi on porte tout simplement l'oreille, *guide* l'interprétation elle-même. Ce qui signifie aussi, et il me semble que c'est bien là l'essentiel, que dans le morceau qui est interprété, autre chose *se joue*. Et c'est précisément cela, l'interprétation. Une difficulté se fait alors jour : la partition elle-même ne demande-t-elle pas de fait et même n'exige-t-elle pas qu'on soit à l'écoute de ce qu'elle énonce très objectivement ? Mais ce travail, nécessaire techniquement consiste dans la recherche qu'on pourrait appeler « *teneur chosale* », à la manière de Benjamin, ce à quoi se limite la plupart des musiciens. La « *teneur de vérité* », en revanche, porte sur ce *lointain* que l'on entend toujours déjà et qu'il faut écouter ensuite (il faut obéir !), comme s'il s'agissait à la fois d'un *appel* (en tous les sens de ce terme) et d'une convocation (ce qui dicte)). »

Ilse et Pierre Garnier

Marianne Simon-Oikawa consacre un court essai, aux Nouvelles éditions Jean-Michel Place au rapport des poètes spatialistes et du cinéma. Avec bien sûr un gros focus sur Ilse et Pierre Garnier. Un des mérites du livre repose sur l'abondant recours à de très belles citations des deux auteurs, placées bien en valeur par la mise en page. « S'étonner qu'un poète fasse des films serait ignorer le considérable travail de rapprochement qui s'est fait entre les arts au XXe siècle et que les cloisons -la plupart- ont été renversées ; ce serait surtout ne pas voir les rapports étroits entre le cinéma et le cinétisme de la langue que notamment les poètes visuels mis en évidence. » (p. 53). Ou bien encore : « Il n'est pas question de cantonner la poésie visuelle sur le papier qui, par sa banalité, sa platitude, son neutralisme, est un mauvais porteur. Il faudra inscrire le poème sur des murs, sur des pierres, sur des vitres, sur du sable figé, sur du papier d'emballage, sur de vieux sacs. » (p. 1 → ce qui renvoie aux très intéressantes recherches d'Alain Fleischer sur la projetabilité de l'image, l'image existante qu'il va projeter sur différents supports. Je note aussi que ce recours au citation et la manière de faire de l'auteur donnent une très forte présence au couple Garnier.

Tout va mal

Métro parisien. Assis, un homme en imperméable mastic coiffé d'un Borsalino assorti. Le col, double, est légèrement entrouvert et encadre une écharpe verte. Visage délicat, lunettes fines, nez légèrement pincé, la peau est fraîche et rose comme celle d'un enfant malgré l'âge mûr. L'attitude est élégante : voici une personne distinguée. Elle n'est pas indifférente à la vie agitée de la rame mais replonge périodiquement dans le petit livre, à la couverture bleue, qu'elle tient entre ses mains soignées. On y distingue le mot MAL, en grosses lettres. Il n'y aura pas à chercher bien longtemps pour découvrir que l'homme au Borsalino lit *Tout va mal...* *je vais bien* de Philippe Bloch : *Pourquoi sommes-nous si souvent convaincus que la vie est une mer de difficultés ou d'efforts, alors qu'elle est en réalité un océan de plaisirs et d'opportunités ? Si vous en doutez, il est urgent de changer de lunettes. Qu'en sera-t-il de celles de notre lecteur ?*

Et son nez, sera-t-il affecté par le malencontreux enchaînement sonore dans la présentation du livre ?

Le temps

Je relève dans une [présentation](#) de la poète américaine Norma Cole par Jean-René Lassalle ces mots : « (J'écris) à n'importe quel moment du jour ou de la nuit. Parfois je m'éveille dans la nuit et j'écris quelque chose dans le carnet, puis je le relis le lendemain et c'est comme si quelqu'un d'autre l'avait écrit. Ce dont on a toujours besoin c'est "davantage de temps". Il semble qu'on n'ait jamais assez de temps non-planifié, du temps qui se transforme en un sentiment d'intemporalité, qui ne nécessite pas une réaction immédiate. Le temps devient de l'espace. On crée de l'espace par la lecture, puis par la pause afin de penser, et ensuite par l'écriture. »

Reine de cendres

Spectaculaire lectrice dont tout le corps donne raison à l'assertion de la couverture de son livre : *impossible de lâcher ce roman*. Elle est loin, très loin mais sa présence éclate au milieu de cette rame de métro terne. Elle est grande, auréolée d'une impressionnante masse de cheveux frisés roux bruns. Dessin superbe du nez et de la bouche, aux lèvres charnues, peintes en mauve. La peau est sombre, les lunettes cerclées d'écaille. Aux oreilles petites boucles d'argent et fils fins des écouteurs. La tenue est noire, veste et pantalon, mais laisse pointer un bout de basket jaune à large semelle blanche. Sur ses genoux, un grand sac en toile : *go boss the scent #augmented sensuality* (autoportrait ?). Elle lit *Reine de cendres* de la trilogie du Tearling d'Erika Johansen, six-cent-quatre pages *sur les traces de la princesse Kelsea Raleigh, dix-neuf ans, héritière du trône du Tearling*.

Toujours la radio

Je suis décidément bien immergée dans mes réflexions sur la radio, toujours grâce aux éditions Hippocampe, avec cette fois *Les Voiles de Sainte-Marthe* (beau titre !), *micro-récits et notes d'atelier* de Christian Rosset. Christian Rosset, rompu à l'art radiophonique et qui a été un des piliers notamment de l'« Atelier de Création Radiophonique », le fameux ACR de France Culture. Mais il est aussi compositeur et écrivain. Il lui est arrivé aussi de peindre, de dessiner et même de graver. Des dessins émaillent les pages de ces notes d'ateliers organisées en plusieurs chapitres, souvent axés sur un des grands moments de sa création radiophonique. Multiples pistes d'apprentissage, ce qui me parle, impossibilité de choisir de manière monomaniaque un champ et l'habituel lot d'exclusions que suscitent ces vocations multiformes ! Par exemple Christian Rosset relate comme il est peu considéré de ses collègues compositeurs en raison de son activité de création musicale pour la radio ! « Écrire, dessiner, composer, c'est au fond un peu la même chose. On ne cesse d'apprendre et de désapprendre, de bifurquer, de dériver, d'abandonner certaines pistes, parfois

définitivement, mais les sentiers que l'on a arpentés, nous ressentons jusqu'au dernier souffle, ce qu'ils ont gravé en nous » écrit Christian Rosset qui ajoute que c'est ce cheminement à tâtons dans l'obscurité qui l'a fait plonger dans cette forme de radiophonie que proposait, dans le très fragile après-1968 empreint d'esprit libertaire et formellement prospectif, l'Atelier de Création Radiophonique de France Culture. (p. 8)

La radio dit-il encore en tant que *mode d'expression* plus que comme *médium d'information*. Et d'emblée je saisis la différence qu'il y a entre la radio de Baumgartner et celle de Rosset, cette dernière étant sans doute plus résolument du côté de la création artistique, d'un art à part entière. Au demeurant là où Baumgartner parlait de Jacques Chancel et José Artur, les noms que l'on relève sous la plume de Rosset sont plutôt ceux de René Farabet ou de Yann Parenthoën. Pour ma part, je suis plus sur zone avec Rosset. C'est sur la trace de cette radio-là que je suis au travers de ces lectures et de ces réminiscences.

La voix des autres

Une piste sans doute pour cette recherche avec ces mots : « On ne s'exprime au fond, en radiophonie, qu'à travers la voix des autres ».

→ Oui ce monde des voix, des voix sans visage, ce qui paradoxalement renforce la présence mais aussi rend plus libre dans l'accueil que l'on peut faire de cet autre dont on ne connaît que la voix. L'absence d'image rendant infiniment plus disponible à l'essentiel. L'autre ne m'impose pas son image, ne sait pas la mienne, nous n'avons pas cette préoccupation réciproque, spéculaire en quelque sorte. [*Les bars ne sont que verre, miroirs où la vie s'enfonce, multipliée, spéculaire, spectaculaire*, Paul Morand, *Eau sous ponts*, 1954, p. 174). Narcisse non, Écho oui, peut-être.

« On pourrait avancer que le principe de la "création" ou de "l'essai" radiophonique est simple : il faut et il suffit que l'agencement des voix (parlant, lisant, disant, murmurant, chantant, etc.) forme une sorte de *livret* à partir duquel composer quelque chose qui soit l'empreinte d'une présence (secrète mais agissante) : celle de "l'auteur". » (p. 18).

Oui l'art radiophonique, cette « catégorie encore si peu établie et toujours à peine pensée, aujourd'hui. » ! (p. 21). Plus loin : « *La radio – du moins celle qui, travaillée en tous sens par la musique, la poésie, la peinture et tous les arts (majeurs, mineurs, peu importe ; en ce lieu, nul ne se soucie de hiérarchie), se fabrique dans la nuit permanente des studios... – est cosa mentale.* » (p. 66)

Nuit

En ville si peu de contact avec la nuit. Source du goût de la radio. La radio m'aurait servi de nuit ?

De la critique

« *Grande fatigue du ressassement... Quand rencontreras-tu un auditeur ayant vraiment conscience du fait que tout se joue à fleur de peau ? Les professionnels du jugement possèdent-ils cela : une peau ! Ou n'ont-ils que quelques viscères ulcérés (qui leur accordent le droit d'émettre un avis sur tout) ?* » (p. 71)

Mixage et voix

Toujours ce thème de la voix, une des basses continues de ce *Flotoir* : « *Le mixage – cette plus ou moins longue suite d'opérations – implique une ouverture vers la polyphonie. Des voix souterraines agissent, de manière (si on veut) subliminale, et contribuent secrètement à entretenir "l'action" (pédale harmonique ; résonances décalée) ; le silence, qui, comme on le sait, n'existe pas, est partie prenante de ce jeu.* » (p. 81)

En pensant au travail en cours

Pensant à ses créations radiophoniques, Christian Rosset écrit encore : « Typologie : documentaire, fiction, hörspiel ? Ce n'est pas un documentaire, ni une fiction, au sens où on entend ces termes

dans la chaîne où je travaille, écrit encore Christian Rosset. Ces genres (ou territoires circonscrits) ne conviennent pas. Par contre il y a frottements, interférences, allers retours de la fiction au documentaire, à la recherche d'une relation ambiguë et même, parfois, ironique »

Plus loin : « Donc je rêve à partir d'un sujet mais je ne le traite pas. J'ajouterai qu'un sujet en cache généralement un autre et que ce qui est caché m'intéresse plus que ce qui est désigné, montré en tant que... »

Et enfin : « Il est donc nécessaire de jouer la carte de l'ambiguïté, côté "genre", afin de renforcer une pluralité de lectures potentielles. »

Sans oublier ce beau conseil à l'auditeur : « Pour l'auditeur, c'est simple : ouvrir le poste, écouter, se laisser porter par ce qui le traverse, y mettre du sien en refusant tout mode d'enfermement... » (pp. 100 et 101).

Flacon de sels

alors que le soleil se lève, voir s'allumer des myriades de petits points sur la toile urbaine, reflets rouges intenses, les laisser surgir puis s'éteindre – écouter en communion avec le vieil ami atteint de la maladie d'Alzheimer le requiem de Campora qu'il écoute en boucle toute la journée – penser à cette photo de lui, presque hors-champ, assis, voûté, le regard absent, tout près du gros poste de radio portable dont on reconstitue la présence sonore

Le Lorgnon mélancolique

Je suis depuis un certain temps le site *Le Lorgnon mélancolique* qui a l'art de pointer l'attention sur des livres importants. Ce matin, il parle de la traduction d'un livre de Guido Ceronetti (dont un autre livre a donné son titre à son site !) et de son article j'extraie cette très impressionnante citation : « Qui perçoit les sons de la Souffrance du Monde, immense et infinie ? Est-il nécessaire pour cela d'être Bodhisattva ? Ou Arthur Schopenhauer ? demande Ceronetti qui ajoute : "*Moi qui ne suis qu'un être quelconque dans la grande multitude, je les ai entendus et ils m'ont servi de boussole... Et Abraham Lincoln lui aussi les a entendus dans les plantations de coton, et Gandhi dans les deux Indes... Et parmi les poètes de la modernité ils sont nombreux à les avoir entendus : Baudelaire, Rimbaud, Campana, Owen, Akhmatova, Chalamov, Thomas, Tsvetaïeva... Parmi les peintres : Schiele, Munch et Sironi après le suicide de Rossana. Les papes en parlent, en dispensant des lieux communs tels des onguents, mais sans les oreilles faites pour les entendre. Parmi les philosophes, Michelstaedter, pour les avoir perçus, s'est donné la mort à vingt-trois ans. Dostoïevski et Tolstoï : deux longues vies passées entièrement à l'écoute de ces sons, deux télégraphistes cloués jour et nuit à leur appareil transcritteur.*" Et dans le fragment qui suit de qualifier cette Souffrance du Monde, immense et infinie : "*Le ventre qui a faim hurle, trépigne et se lamente. Le ventre qui a faim d'amour reste muet.*" » (Guido Ceronetti, *Insectes sans frontière*, traduit de l'italien par Samuel Brussell, éditions du Cerf, 2019).

Histoires d'yeux

J'ai parcouru le livre d'Elisabeth Quin, journaliste à Arte, intitulé *La Nuit se lève*. Un livre acheté par M. et qu'elle n'a pas voulu lire. Trop brûlant peut-être pour elle, trop confus aussi ? Histoire d'yeux, oui, puisque la journaliste y raconte le diagnostic de glaucome brutalement tombé sur elle et son effroi à l'idée de perdre la vue. Le livre est très inégal mais l'écriture en est souvent prenante et on ne peut qu'être touché par cette histoire et les questions redoutables qu'elle pose. C'est un

patchwork de notes sur la vie privée de l'auteure, sur ses terribles consultations avec les ophtalmologues, d'éléments documentaires et scientifiques pointus sur le glaucome, d'anecdotes notamment à propos d'artistes aveugles. J'ai aimé par exemple ce court passage sur une « vieille artiste aveugle », Georgia O'Keeffe, atteinte à soixante-dix ans de dégénérescence maculaire, cette DMLA qui me hante et suscite mes lectures dominicales : « La main osseuse de la vieille artiste aveugle se saisit d'une pierre, en éprouve l'arête, la soupèse, la caresse, la porte à son visage, la renifle, la pose contre sa joue, pierre brûlante, délicieuse sensation. Georgia trouve cette pierre rapportée par le jardinier très amicale et familière, une de ces humbles pierres "qui ont toujours couché dehors", ces pierres premières "sans honneur ni révérence, qui n'attestent qu'elles" comme disait leur incomparable traducteur, Roger Caillois (p. 54)

Les livres lus :

Thomas Baumgartner, *L'Hypothèse du baobab*, Hippocampe éditions

Michel Bulteau, *Les morts ne reviennent pas, Carnets 2012-2015*, Editions du Canoë

Jean-Pascal Dubost, *Du travail*, L'Atelier contemporain

Charles Dickens, *David Copperfield*

Christian Rosset, *Les Voiles de Sainte-Marthe*, Hippocampe éditions

Marianne Simon-Oikawa, *Les poètes spatialistes et le cinéma*, Nouvelles éditions Place

Elisabeth Quin, *La Nuit se lève*, Grasset